

ARCHITECTURE ET LITURGIE EN FRANCE DE L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE À L'AN MIL

CAROL HEITZ

UDC 726.033.4(44)

726(44)(091)"07/09"

Review

Manuscript received: 10. 09. 1994.

Revised manuscript accepted: 01. 04. 1995.

C.Heitz

Université Paris X

Nanterre

France

Plus qu'à aucun autre siècle, c'est au VIII^e qu'architecture et liturgie se trouvent étroitement entrelacées. La raison principale réside dans la symbiose que, pour des raisons éminemment politiques, la jeune dynastie carolingienne opère alors avec la papauté. À travers ce kaléidoscope est examiné l'héritage transmis aux maîtres bâtisseurs de l'époque suivante, préromane et romane. Un siècle joue, à cet égard, un rôle déterminant: c'est le X^e, à tort réputé comme ayant été obscur: "saeculum obscurum". en réalité, il constitue la courroie de transmission entre l'époque carolingienne, héritière de l'antiquité et novatrice en même temps, et l'art de notre deuxième millénaire commençant.

Le titre de ma communication fait immédiatement apparaître le volet double de l'entreprise que je vais tenter aujourd'hui avec vous.

L'époque carolingienne nous a valu un art chatoyant, étroitement lié à l'évolution de la pensée religieuse et de son expression "pratique": *la liturgie*.

C'est à travers ce kaléidoscope qu'il nous faut examiner l'héritage transmis aux maîtres bâtisseurs de l'époque suivante, préromane et romane.

Un siècle joue, à cet égard, un rôle déterminant: c'est le X^e, à tort réputé comme ayant été obscur: "*saeculum obscurum*". en réalité, il constitue la courroie de transmission entre l'époque carolingienne, héritière de l'antiquité et novatrice en même temps, et l'art de notre deuxième millénaire commençant.

Cette époque charnière débute vers 920 (fondation de Cluny en 910, première grande réforme monastique à Fleury en 922). C'est en fait la conclusion, à Saint-Clair-sur-Epte, du traité avec les Normands (911) qui ouvre sur une époque qui voit revenir, avec l'espoir, le goût de rénover et de bâtir, parfois *ex nihilo*.

Cependant, ne nous leurrions pas: le X^e siècle post-carolingien ne sera pas de tout repos, les incursions des cavaliers hongrois jusqu'à Corbie et Amiens en apportent la preuve. Néanmoins la *renovatio* s'amorce largement avant l'an Mil, dont les terreurs appartiennent davantage à l'imagination des poètes et apocalypticiens qu'aux constatations réalistes des historiens de notre génération.

Pour cette nouvelle *renovatio*, l'an Mil ne constitue pas une frontière, tout au plus un seuil. A un premier élan artistique dès le milieu du X^e siècle (Clermont 946, Tournus 960, Beauvais 965/970), succédera un nouveau *sursum corda* qu'illustre admirablement la célèbre phrase du chroniqueur dijonnais Raoul Glaber, écrite vers 1032:

"On eût dit que le monde lui-même se secouait pour dépouiller la vétusté et revêtait de toutes parts un blanc manteau d'églises."

Notre enquête devra donc enjamber l'an Mil et couvrir, en plus de la période allant de 930 à 1000, les trois premières décennies du XI^e siècle, inclure donc le règne de Robert le Pieux, fils de Hugues Capet, petit-fils de Hugues le Grand (+956) qui

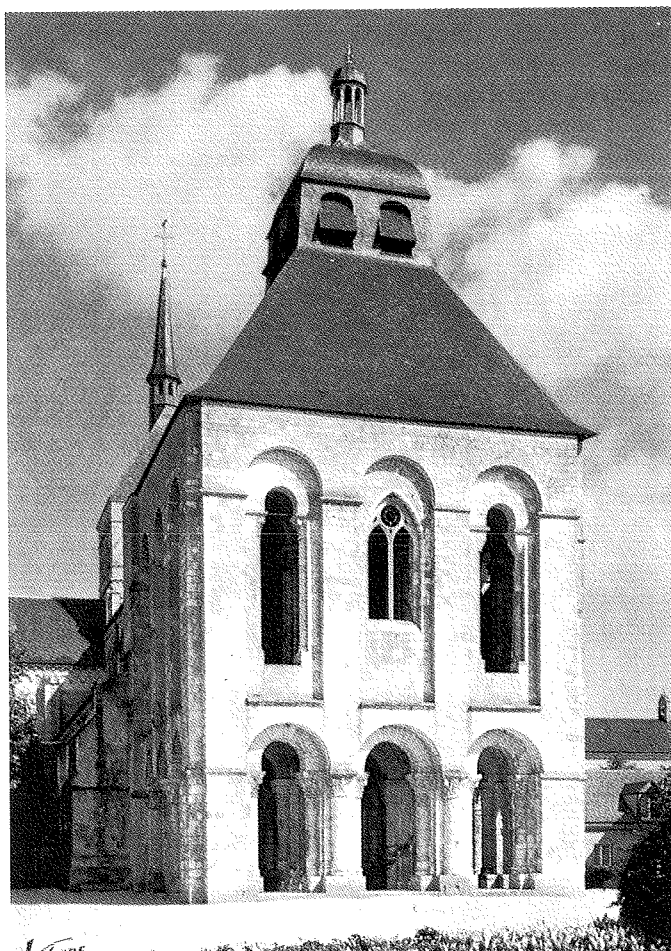


Fig. 1. Fleury/Saint-Benoît-sur-Loire, tour-porche de Gauzelin (1026).

fut pour beaucoup dans le raffermissement du noyau du futur royaume, l'Île de France.

Au demeurant, un monument célèbre se dresse comme une borne à la croisée des chemins: la célèbre tour-porche, entreprise par l'abbé Gauzelin après l'incendie, en 1026, de l'abbaye de Fleury-sur-Loire (fig. 1). Tout en rappelant par sa structure architecturale les églises-porches de jadis, cet édifice inaugure une phase monumentale nouvelle qui annoncera les grandes créations romanes du milieu et de la seconde moitié du XI^e siècle.



Fig. 2. Reichenau/Mittelzell, tour-porche de l'abbatiale (1030/1040).

BREF INVENTAIRE DU LEGS CAROLINGIEN

Pour bien saisir les changements apportés par le X^e et le début du XI^e siècle, un bref inventaire des réalisations carolingiennes ne sera pas de trop. Je souhaite brosser ici à gros traits le portrait d'une église idéale du IX^e siècle, telle qu'elle aurait pu nous être léguée intacte par les Carolingiens.

Cathédrales comme abbayes de cette période sont presque toujours "bipolaires", c'est-à-dire possèdent, de part et d'autre d'une nef à vaisseau triple, deux masses d'égale importance: à l'Est, un chevet volumineux, nanti parfois d'une crypte complexe (Saint-Germain d'Auxerre, Flavigny) - à l'Ouest, soit une antéglise-Westwerk qui peut avoir des formes variées, soit une contre-abside "more romano" imposée par la nécessité de célébrer la liturgie selon les nouvelles prescriptions romaines; ces *ordines romani* conçus en fonction des églises de Rome qui, elles, sont en grande majorité "occidentées". Ici encore la variété est reine et certaines combinaisons vont jusqu'à insérer la contre-

abside dans une tour-porche; nous pensons en particulier aux abbayes d'Essen et de Mittelzell-Reichenau (fig. 2), mais aussi à Hersfeld ou à Maria-Lach, plus tardifs, édifices situés toutefois en Germanie. De pareilles formules hybrides existent également chez nous en France: Saint-Bénigne de Dijon en fournira tout à l'heure un exemple probant.



Fig. 3. Centula/Saint-Riquier, gravure de Paul Petau (1612), selon un dessin de la chronique d'Hariulf (1090).

L'EXEMPLUM DE CENTULA/SAINT-RIQUIER (fig. 3)

Un bref regard porté sur la *media ecclesia* carolingienne est non moins révélateur. Le plan idéal de Saint-Gall nous renseigne bien sur ces trois vaisseaux encombrés d'autels; la nef centrale le cédant même, au point de vue nombre d'autels, aux collatéraux.

L'*Institutio de diversitate officiorum* d'Angilbert de Centula offre le mode d'emploi de cette multitude d'autels. Ils étaient visités par les nombreuses processions, quotidiennes comme exceptionnelles (fig. 4). On y faisait oraison, on y récitait des lectures. Cette liturgie pèlerinante a quelque chose de fascinant; elle prend, par sa démarche, littéralement possession des églises deux fois par jour, aux matines et aux vêpres. Ces constantes évolutions entre les deux trônes de Centula/Saint-Riquier - celui du Sauveur à l'Ouest et celui de saint Riquier à l'Est - véritable flux et reflux pendulaire représentent l'une des caractéristiques les plus marquantes de la liturgie carolin-

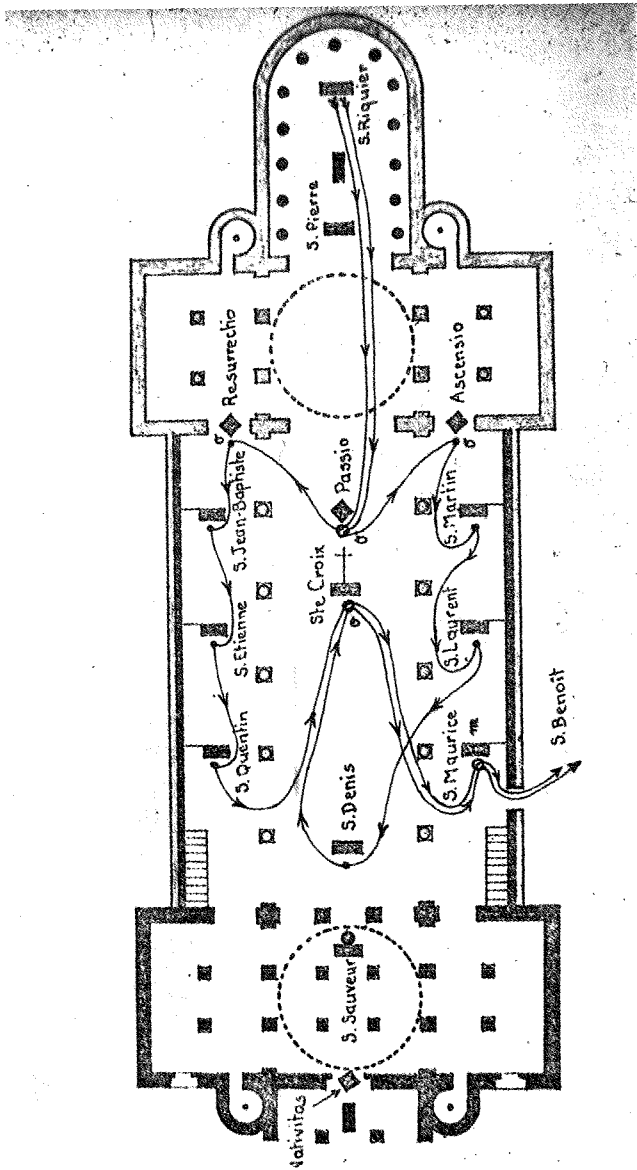


Fig. 4. Centula/Saint-Riquier, plan de l'abbatiale carolingienne avec parcours quotidien des processions de matines et de vêpres.

gienne, tributaire à la fois de la liturgie gallicane, riche en déplacements, et de certaines ordonnances romaines introduites dans le royaume carolingien par la réforme d'Alcuin à la fin du VIII^e et au tout début du IX^e siècle. En fait, c'est une liturgie "stationnale" sous-dimensionnée, resserrée dans le temps et dans l'espace.

Les fouilles récemment opérées à Saint-Riquier par M. Honoré Bernard (Octobre 1987-Juin 1989), publiées dans sa thèse soutenue à Paris-Nanterre en Mars 1993, confirment encore davantage la bipolarité de l'église principale. Il est fort probable que la *turris* occidentale du Sauveur repose sur un socle, un rez-de-chaussée octogonal, pareil à celui de la chapelle palatine d'Aix (fig. 5), l'église royale de Charlemagne. Si tel est le cas, l'affirmation de Hariulf, chroniqueur de 1090: *Haec ab oriente habet ingentem turrem post cancellum, et, imterposito vestibulo, alias turris versus occidentem habetur priori aequalis.* (traduction de Georges Durand: "Vers l'Orient, elle a une grande tour après le chancel, et, après interposition d'une nef-vestibule, il y a vers l'Occident une autre tour, égale à la première") trouverait enfin une explication entièrement satisfaisante. En effet, le terme de *vestibulum* est parfois employé pour la nef

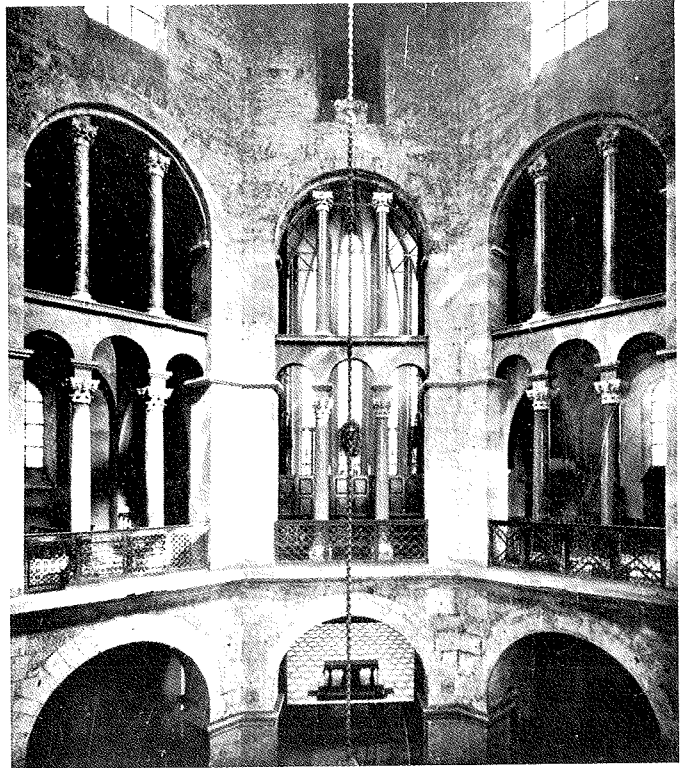


Fig. 5. Aix-la-Chapelle, intérieur de la chapelle palatine, decapé avant la réfection de 1884.

qui, dans le cas de Centula/Saint-Riquier constitue avant tout une plate-forme de répartition pour les évolutions qui vogaient d'un "trône" à l'autre, d'un lieu focal à l'autre. Une telle restitution de l'abbatiale d'Angilbert expliquerait mieux aussi la disposition des reliquaires:

de la *capsa maior* à l'Ouest, sous les *valvae*, les voûtes d'un éventuel déambulatoire octogonal (une position analogue à celui de l'autel-reliquaire de la Vierge à Aix-la-Chapelle),

des 13 *capsae minores* abritant les reliques apostoliques et celles de saint Riquier, posées à la ronde - *in giro* - dans le *buticum*, la rotonde orientale vouée à saint Riquier.

CHANGEMENTS APPORTÉS PAR LE X^e SIECLE

Quels sont les changements, l'évolution, apportés par le X^e siècle? En premier lieu, je signalerai l'incontestable accentuation de l'axialité de l'édifice cultuel. Il en résulte une importance beaucoup plus grande conférée désormais au chevet oriental. Au X^e siècle, on "oriente" résolument les églises selon le conseil prodigué déjà vers 830 par Walafrid Strabon dans son traité *De ecclesiasticarum rerum*. Au quatrième chapitre, consacré aux chœurs des églises: *In quas plagas coeli orantes vertantur*, Walafrid prend position quant à l'orientation des églises. Tout en admettant l'occidentation pour les cas - exceptionnels selon lui - du Saint-Sépulcre - "constitué en rondité à l'Ouest" - ou de Saint-Pierre de Rome, occidentée au temps de Constantin, le futur abbé de Reichenau recommande l'orientation générale des églises "en direction de Jérusalem". Walafrid va jusqu'à citer à l'appui de sa thèse le prophète Daniel qui, dans le secret de sa chambre, "prie tourné vers l'Est."

Cette tendance s'était déjà manifestée avec éclat à l'époque carolingienne: les abbayes de Saint-Germain d'Auxerre

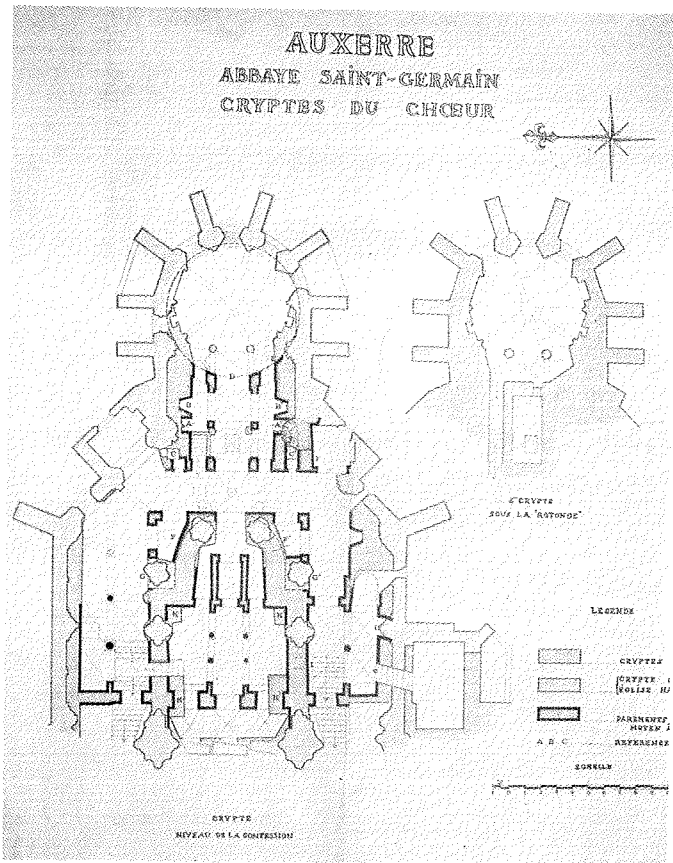


Fig. 6. Auxerre, Saint-Germain, plan des cryptes, selon Vassas

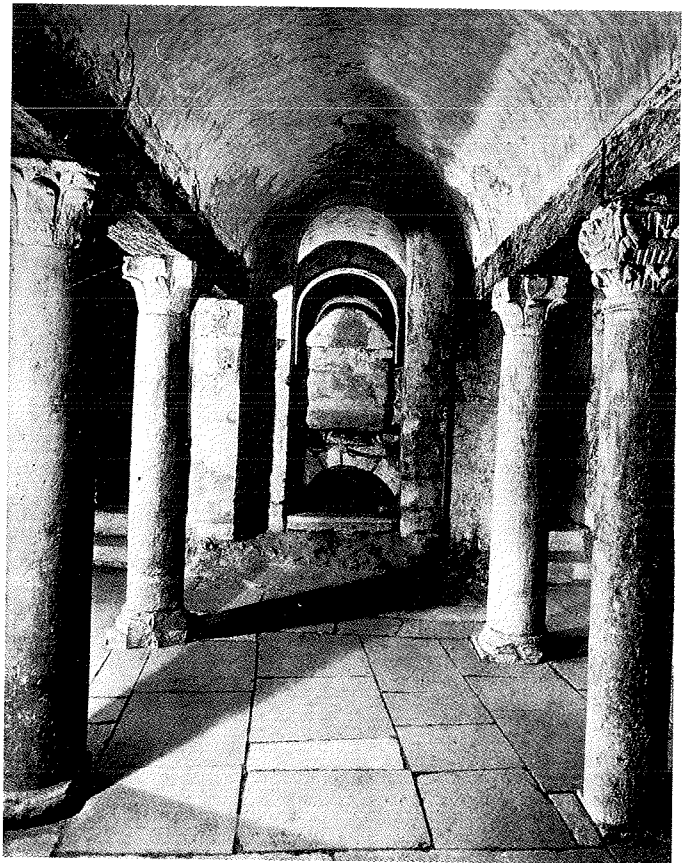


Fig. 7. Auxerre, Saint-Germain, "cella" centrale de la crypte (début IXè).

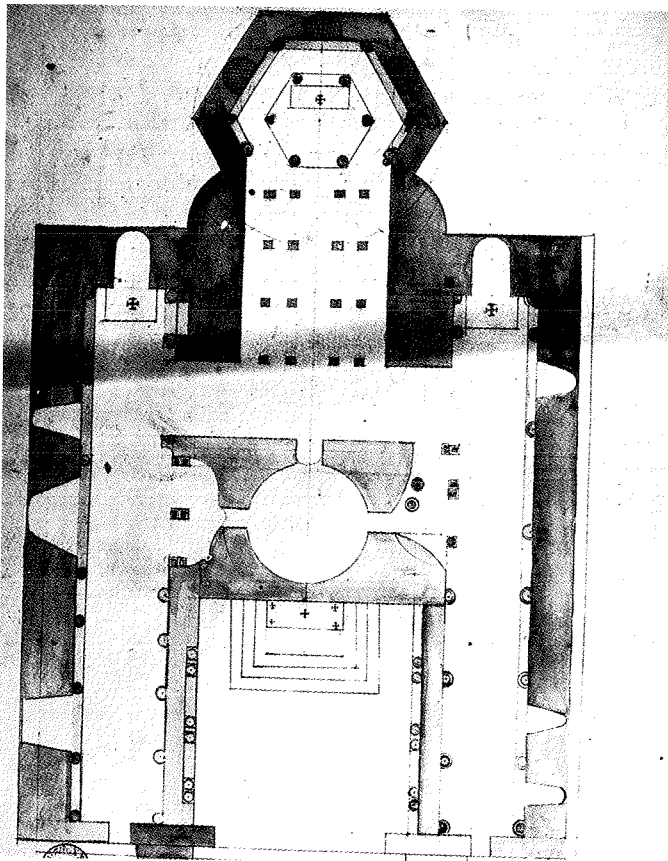


Fig. 8. Flavigny, Saint-Pierre, plan des cryptes inférieures par Dom Thiuel (1723).



Fig. 9. Flavigny, Saint-Pierre, entrée aux cryptes inférieures (à gauche) - montée aux cryptes supérieures (à droite).

(fig. 6, 7). et de Flavigny (fig. 8, 9) reçurent entre 841 et 858, respectivement 864 et 878, de puissants chevets orientaux dont la confession est entourée de cryptes basses et hautes - *cryptae inferiores et superiores* - qui se terminent même par une rotonde axiale (consacrée, à Auxerre comme à Flavigny, à la Vierge). Toutefois, les deux abbayes possèdent encore une antéglise qui, dans le cas de Saint-Germain d'Auxerre, a été bâtie immédiatement après l'achèvement des cryptes, de 859 à 865.

CONTRE-ABSIDES MORE ROMANO

La bipolarité n'est pas le seul fait de Centula. Les églises à contre-absides possèdent la même symétrie liturgique et, par conséquent, monumentale. L'abbatiale de Fulda (fig. 10), bâtie au début du IX^e siècle à l'image de Saint-Pierre de Rome, semble donner toute priorité à son extrémité occidentale; c'est là, devant l'abside consacrée à saint Boniface, apôtre de la Germanie, que se trouve le gigantesque transept possédant la même envergure de 77,23 m. que celui de l'église du prince des apôtres. Mais en face, à l'Est, cadré ultérieurement, en 937, par deux hautes tours d'escalier, il y avait le chœur du Sauveur. Le même raisonnement symétrique que pour Fulda vaut pour l'abbatiale idéale du plan de Saint-Gall qui, tout en accordant une certaine prééminence au chevet oriental, ne néglige pas pour autant l'autre bout de l'église, pourvu d'une large abside placée sous le vocable de saint Pierre (fig. 11). Un équilibre encore plus parfait gouverne les dispositions architecturales de la cathédrale de Cologne (fig. 12): deux transepts d'égal

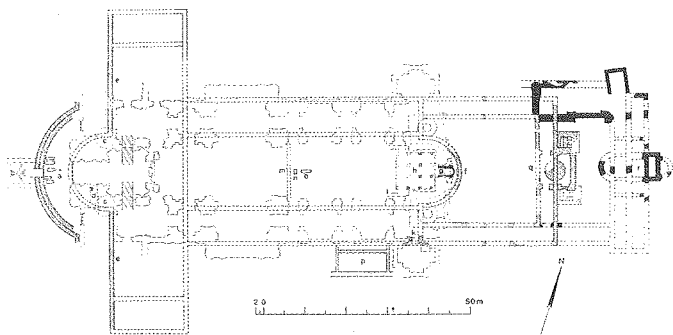


Fig. 10. Fulda, plan des fouilles de l'abbatiale carolingienne (819) et de ses adjonctions des X^e et XI^e siècles, selon Oswald.

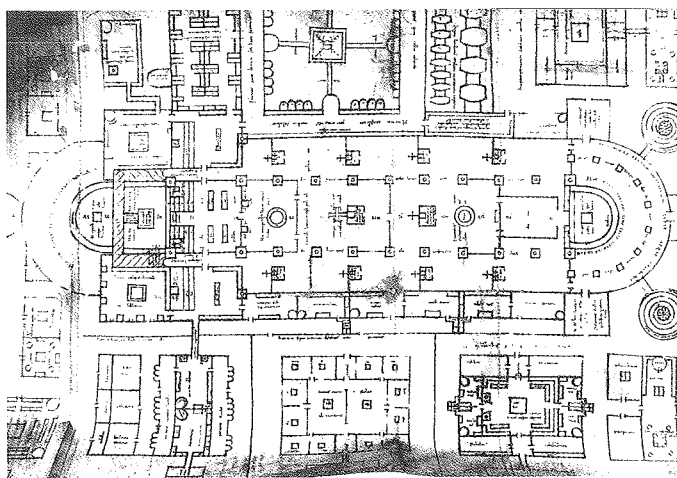


Fig. 11. Plan de Saint-Gall, l'abbatiale au chevet double (820).



Fig. 12. Cathédrale de Cologne, selon le Codex Hillinus (1005). au premier plan, le chevet principal - "occidenté" dédié à Saint-Pierre.

envergure, deux cryptes - à l'Est comme à l'Ouest - deux absides confrontées; l'avantage revenant ici encore, comme à Fulda, au chevet occidenté *more romano*, placé lui aussi sous la protection de saint Pierre.

La France carolingienne et postcarolingienne compte nombre d'exemples semblables: les cathédrales de Besançon et de Verdun possèdent cette double polarité, mais également des édifices plus marginaux comme l'église épiscopale d'Alet (Saint-Malo) en Bretagne, ou Bourg-Saint-Andéol en Ardèche. La Garde-Adhémar et la cathédrale de Valence dans la vallée du Rhône appartiennent également à cette catégorie d'édifices.

Désormais, les églises délibérément et uniquement occidentées se font rares: parmi les cathédrales françaises nous n'en connaissons qu'une: Saint-Cyr-et-Sainte-Julitte de Nevers (1037), dont le transept et l'abside principale sont à l'Ouest, alors qu'au bout opposé, une grande façade plate, accessible sur toute sa largeur par un escalier monumental de douze marches, avoisine un baptistère polylobé probablement précarolingien (VII^e siècle?).

L'accentuation du chevet oriental entraîne *de facto* le délaissement progressif de l'antéglise occidentale. celui-ci se manifeste d'abord par l'abandon de la crypte d'entrée, située de plain-pied avec l'atrium. Nous remarquons cette absence déjà au Westwerk de Saint-Germain d'Auxerre (865); elle deviendra la règle au cours du X^e siècle: Werden, Saint-Pantaleon de Cologne (fig. 13), Saint-Pierre de Jumièges (fig. 14). Cette atrophie entraîne dans beaucoup de cas - sauf en pays mosan et en Rhénanie - la disparition de la puissante tour centrale au profit des deux anciennes tourelles d'escalier qui, progressivement, se font plus fortes, pour devenir en fin de compte majeures comme le prouve l'exemple de l'abbatiale Notre-Dame de Jumièges (fig. 15). Sa façade commencée en 1017, est toutefois précédée en France par d'autres façades dites "harmoniques", dans lesquelles deux tours symétriques (ou à peu près) cadrent le porche d'entrée (Paray-le-Monial), (fig. 16).

ANTÉGLISES OCCIDENTALES ET TOURS-PORCHES, LIEUX DU DRAME LITURGIQUE PASCAL.

Une date symptomatique dans cette régression restera celle de 976. Selon les chroniqueurs Flodoard et Richer, l'évêque rémois Adalbéron - celui même qui aida Hugues Capet d'accéder au trône de France - fit détruire l'*arcuatam opus* de la cathédrale de Reims, une antéglise de type complet, érigée 150

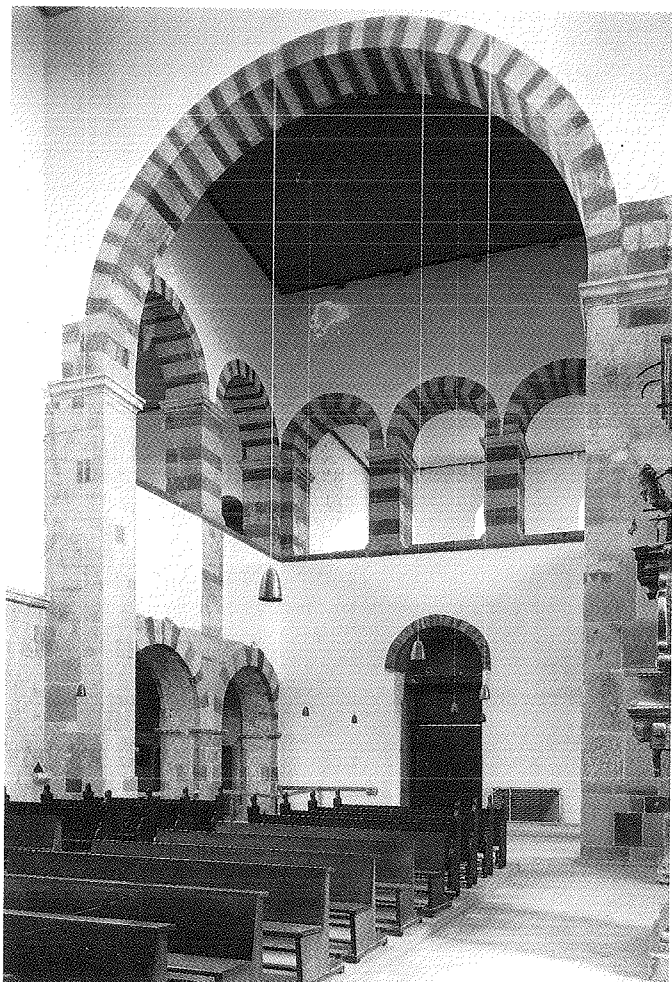


Fig. 13. Cologne, Saint-Pantaléon, intérieur du Westwerk (984-1000).



Fig. 15. Jumièges, abbatale Notre-Dame, façade harmonique à deux tours cadrant un frontispice (après 1017).



Fig. 14. Jumièges, église Saint-Pierre, intérieur vers l'Ouest. Au fond le Westwerk en réduction (avant 993).

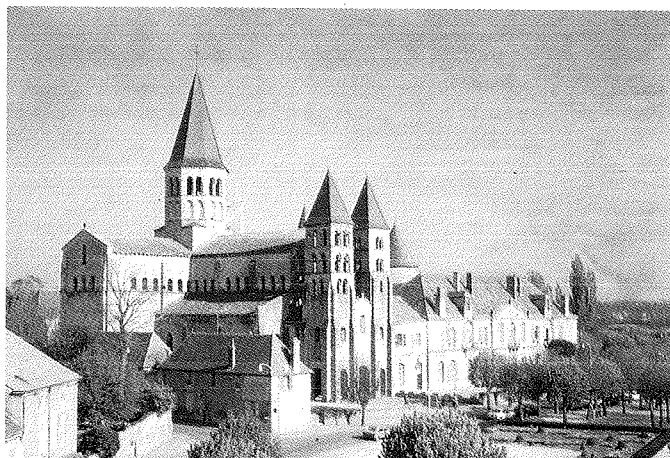


Fig. 16. Paray-le-Monial, l'abbatale (1105) avec un Westwerk commencé peu après l'an mil, doté déjà d'une façade à deux tours.

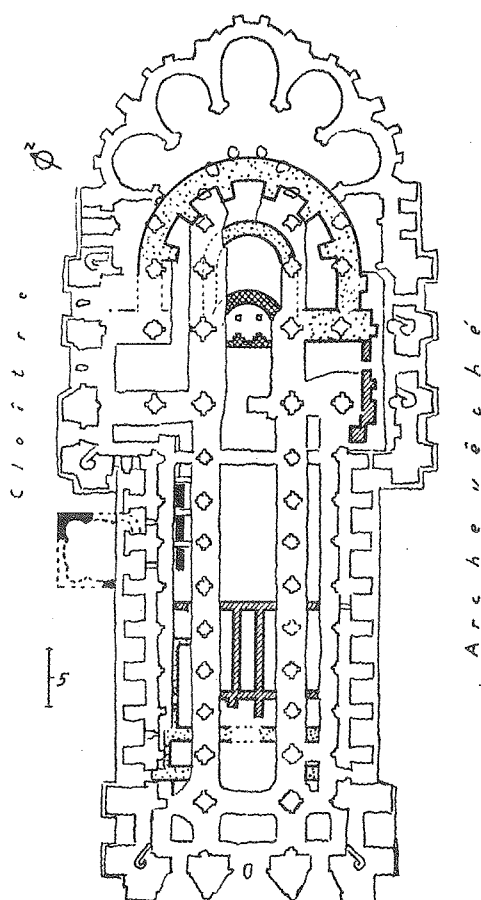


Fig. 17. Reims, cathédrale, 4 plans successifs: mérovingien, carolingien, roman et gothique de l'édifice existant. Le radier au milieu de la nef marque l'emplacement de l'ancienne antéglise carolingienne (816-826).

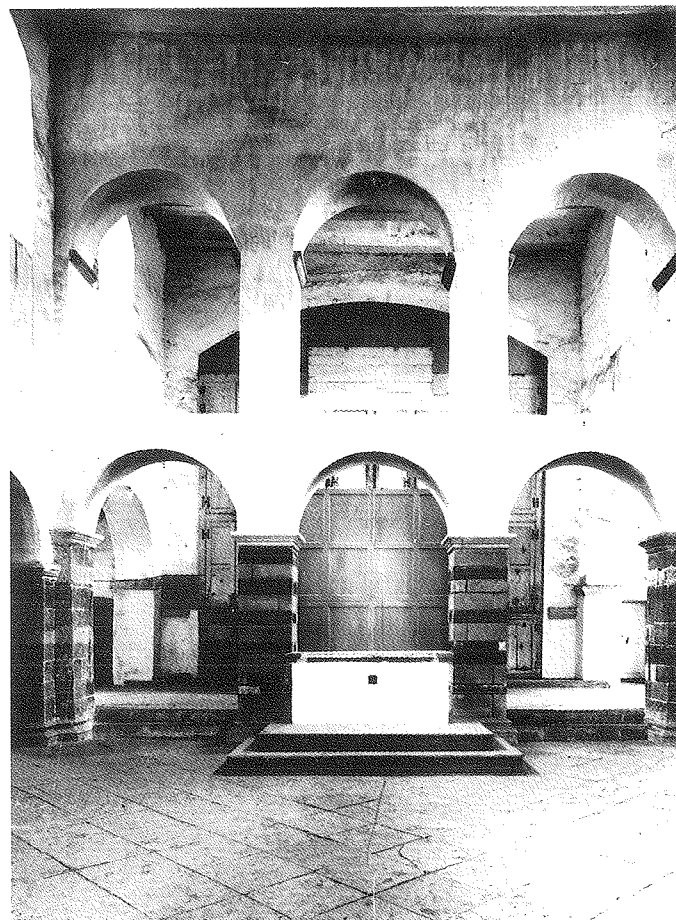


Fig. 18. Corvey-sur-Weser; étage de l'antéglise/Westwerk vers l'Est, avec autel Saint-Jean-Baptiste (885).

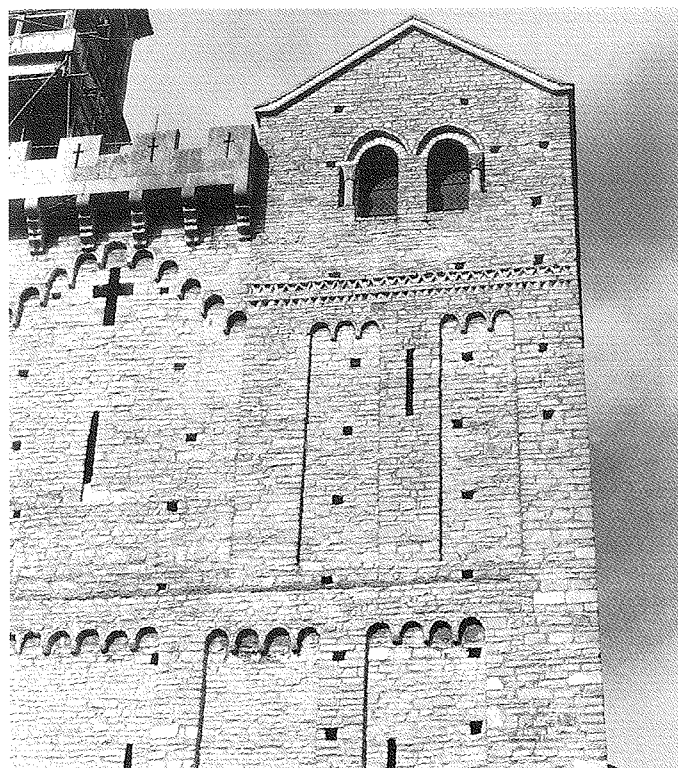


Fig. 19. Tournus, Saint-Philibert, tour Sud de l'antéglise, avec la limite marquée entre la partie inférieure (980) et son surhaussement (1007-1019).

ans plus tôt par son prédécesseur Ebbon, à la demande de Louis le Pieux (fig. 17). Le volumineux Westwerk d'inspiration impériale - à l'étage il y avait l'autel du Sauveur et, comme à Corvey (fig. 18) et dans la tour du Saviour de Centula, on y baptisait à Pâques - fut réduit à une simple tribune sur laquelle on maintint cependant un autel abritant les reliques de saint Calixte.

Cependant ailleurs, les antéglises eurent une vie plus longue. Celle qu'on appelle communément, et improprement, le "narthex" de Saint-Philibert de Tournus se révèle particulièrement éclairante pour notre démonstration. La partie inférieure du puissant avant-corps occidental de Saint-Philibert date de la reconstruction de l'abbatiale (960-979). Elle a été remaniée et surhaussée, après l'incendie de 1006, par Gerlannus (1007-1019) (fig. 19).

Une "crypte", haute de 8 mètres, voûtée d'arêtes et dans les collatéraux de berceaux transversaux, forme support à une église supérieure de forme basilicale, recouverte en son centre par un berceau longitudinal, renforcé d'arcs doubleaux. Deux tours naissent, habilement insérées, à partir de cette église haute. A l'Est, donc à la jonction avec la nef, l'autel Saint-Michel reposait sur une console faite de pierres polychromes - véritable nid d'hirondelles. L'on a cru d'abord l'arc de Gerlannus ouvert sur la nef centrale; les attachements latéraux indiquent la présence d'une absidiole fermée, à l'image de celles des antéglises de Romainmôtier (fig. 20, 21) ou de Payerne en Suisse voisine.

Du coup, la destination de ces églises hautes devient encore plus évidente: c'étaient des sanctuaires autonomes, avec une liturgie spéciale: celle de la Résurrection du Seigneur à



Fig. 20. Romainmôtier, l'abbatiale romane (1028) avec son antéglise Galilée (1060-1070).

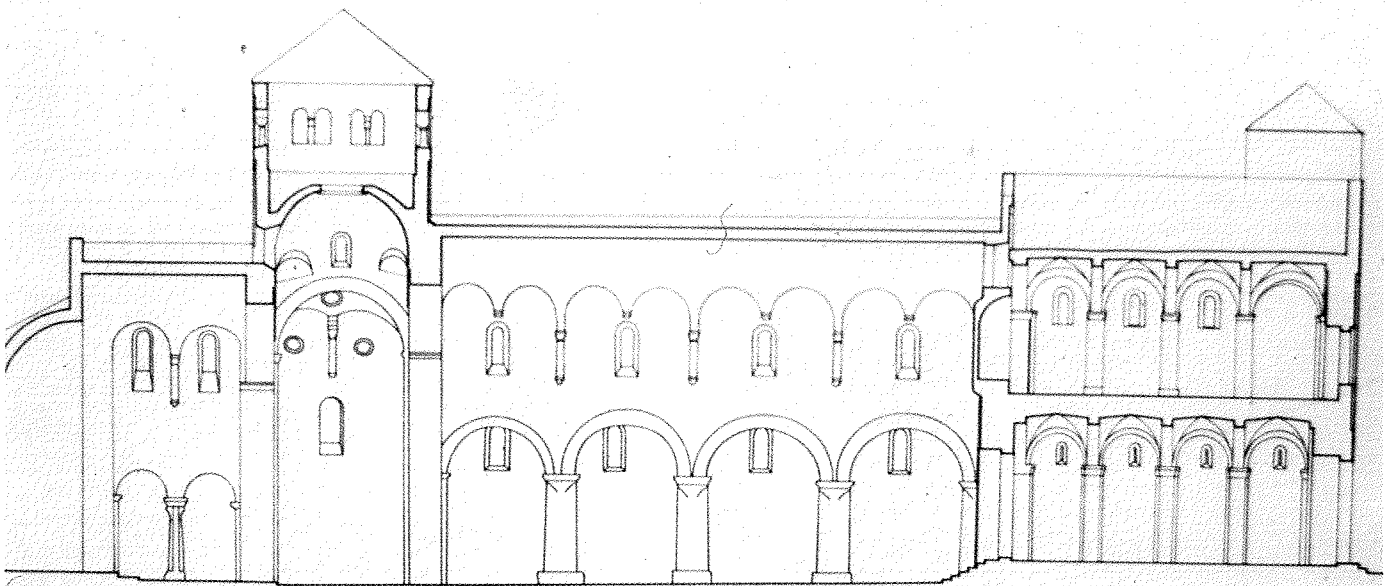
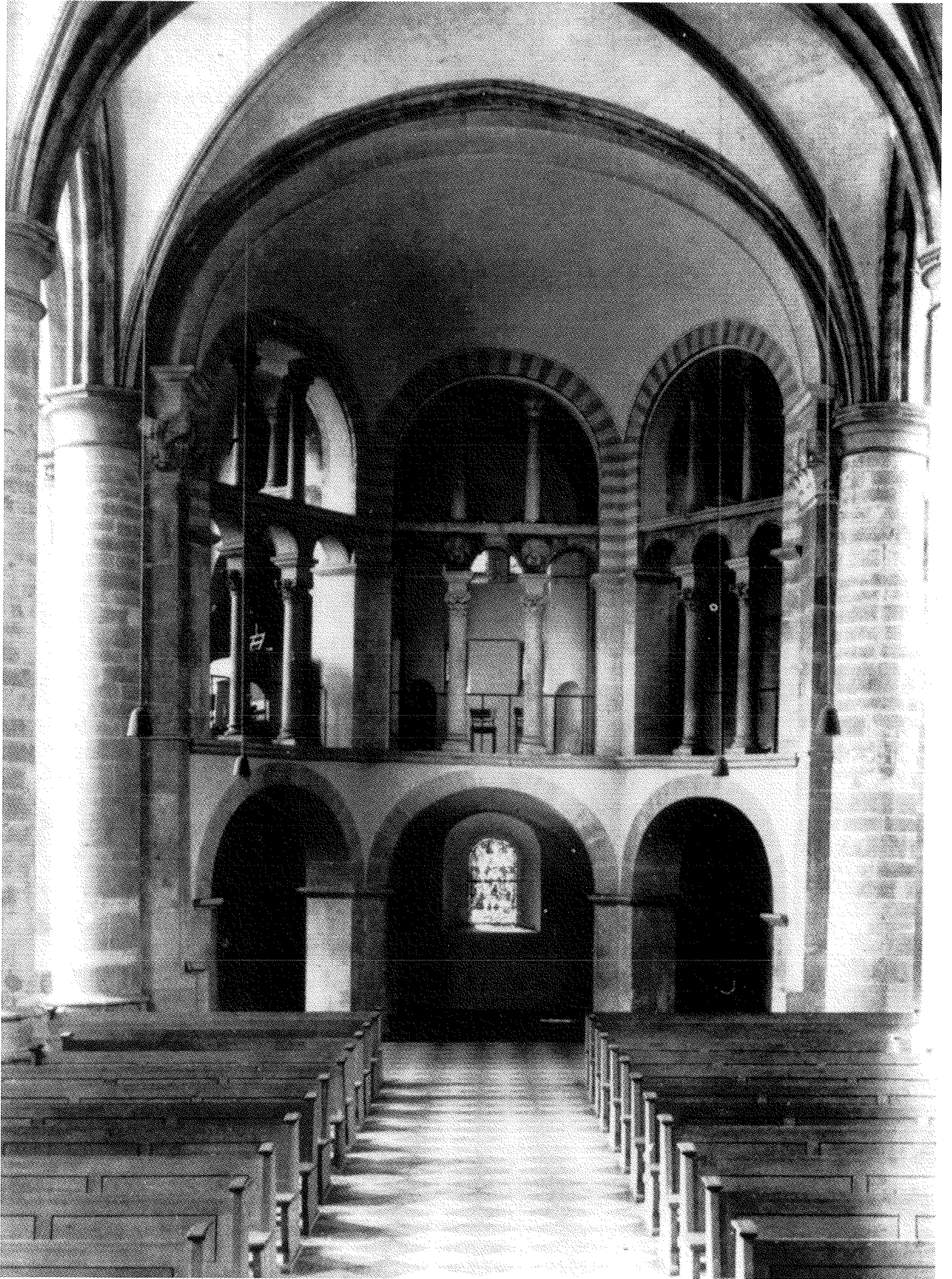


Fig. 21. Romainmôtier, coupe longitudinale E-W de l'abbatiale. La Galilée possède le même étage que celle de Tournus.



Pâques, doublée, au mois de Septembre, par celle de l'archange saint Michel, principal lieutenant du Christ. Le caractère autonome des antéglises bourguignonnes (Tournus, Romainmôtier, Payerne) se trouve corroboré à la même époque par celui de la tour-porche de Gauzelin à Saint-Benoît-sur-Loire (1026). Ici aussi la chapelle haute, munie de trois absidioles juxtaposées, est parfaitement indépendante de la nef de l'abbatiale. Un dessin conservé à la Bibliothèque Vaticane (ms. Reg. lat. 596, fol. 27 r), fragment d'un carnet de modèles de la fin du Xe siècle de Saint-Benoît-sur-Loire, associe la tour occidentale ayant précédé l'actuelle tour-porche - c'est-à-dire la tour élevée vers 980 par l'abbé Abbon au *tegurium* du Saint-Sépulcre de Jérusalem, veillé par les gardiens. L'allusion révèle la nature profonde de ces édifices: comme la *turris* du Sauveur à Centula - située à l'entrée de l'abbatiale - les clochers-porches de la première époque romane gardent leur caractère autonome, précisément par le sanctuaire élevé, isolé, lieu d'acte liturgiques précis, comme la *depositio*, l'*elevatio* et la *visitatio* durant le *triduum sacrum*, allant du Vendredi saint au Dimanche pascal; ou comme la procession, avec messe consécutive à l'autel Saint-Michel, le 29 Septembre de chaque année.

La chapelle haute du clocher-porche de Saint-Savin-sur-Gartempe (deuxième quart du XI^e siècle) atteste par son cycle pictural la portée symbolique et l'utilisation liturgique de ces salles hautes occidentales - dont nombre sont peintes - dans nos églises romanes du Centre, de l'Auvergne (Chamalières, Brioude) du Limousin (Lesterps, Saint-Martial de Limoges, Eymoutiers, Saint-Yriex, Solignac) et du Poitou (Saint-Porchaire); de l'Aquitaine en général, car la tour-porche de Moissac ou le Westwerk de Saint-Sernin de Toulouse ont eu sans doute une vocation identique.



Fig. 23. Musée du Bargello à Florence, plaque d'ivoire de la Collection Carrand (XI^e siècle) montrant une *Visitatio Sepulcri*, localisée à l'étage d'une tour-porche surhaussée d'un *tristegum*, dotée de tourelles flanquant un transept occidental.

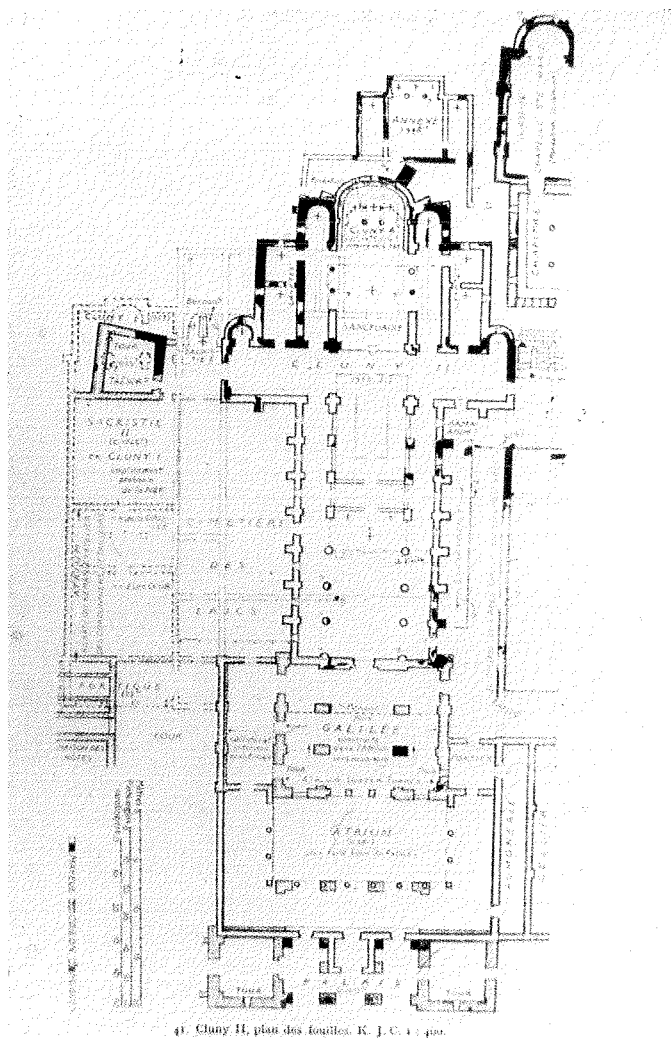


Fig. 24. Cluny II, plan des fouilles de K. J. Conant (1968).

Parfois, l'analogie avec des monuments lointains est frappante: comment expliquer autrement que par la fonction liturgique la parfaite parallélité du décor mural peint de la chapelle haute du clocher-porche de Saint-Savin avec celui du Westwerk/*triturium* de la priorale d'Essen, réduit à l'intérieur à un demi-octogone calqué sur celui d'Aix-la-Chapelle (fig. 22)!

Neuf cent kilomètres séparent les deux monuments ainsi que la forme architecturale que les bâtisseurs médiévaux leur ont conférée. Pourtant, la fonction liturgique les unit et cela ne peut surprendre, vu la popularité du drame liturgique pascal dans tout l'Occident chrétien, à partir du Xe siècle. De Winchester en Angleterre à Saint-Gall, des églises de la Basse-Rhénanie à celles de la plaine du Pô (Nonantola en Lombardie) le trope *Quem Quaeritis* et sa transposition dramaturgique détermineront l'architecture et le décor peint ou sculpté des églises (fig. 23).

Même le mouvement de Cluny n'échappe pas à la construction de ces avant-nefs. A l'église abbatiale de Mayeul, dotée d'un chevet oriental fort développé, vint s'ajouter vers l'an mil (995-1005) une "Galilée", antéglise basilicale possédant en façade deux tours similaires, les célèbres "Barrabans" (fig. 24). K. J. Conant pensait que cette halle n'avait pas de sanctuaire haut, était donc vide, comme la grandiose et fragile Galilée de Cluny III, élevée en annexe de la façade par Pierre le Vénérable, vers 1140/1150. Cette supposition - pure hypothèse - se trouve contredite par l'aspect des autres "Galilées" contemporaines

du début du XI^e siècle: Tournus, Romainmôtier, Paray-le-Monial, etc... Les massifs piliers du rez-de-chaussée, conservés partiellement, plaident pour l'existence à Cluny II d'une salle haute, utilisée beaucoup plus tard comme *vestiarium* (cf. l'inventaire de 1623). Le vocable de "Galilée" qui surgit ici et là (à Vouillon par exemple en Berry, près d'Issoudun), atteste à lui seul la destination liturgique mentionnée à l'instant. C'est vers la Galilée que l'ange gardien du Tombeau oriente les saintes Femmes de Pâques, lors du célèbre et poignant dialogue "*Quem quaeritis in Sepulcro?*"

ROLE DÉSORMAIS PRIMORDIAL DU CHEVET ORIENTAL

Tournons-nous maintenant vers l'autre pôle de l'église, le chevet oriental, qui acquiert de plus en plus d'importance au cours du X^e siècle. L'apparition progressive, la multiplication des messes "privées" amènent la création, dans nos abbatales, d'un maximum d'autels à l'Est.

Ici encore Cluny II peut nous servir d'exemple, même si l'église abbatiale de Mayeul (963-981) n'offre pas la formulation la plus moderne du chevet (fig. 24). Au centre du choeur, l'autel majeur s'est vu associer les vocables des saints Pierre et Paul, patronnés par celui de la Vierge. En avant, on retrouve ces trois autels particularisés dans des niches. Les fouilles de Conant à Cluny ont permis de redécouvrir ce choeur central tripartisé, conservé encore (hélas en ruines) à Hirsau, monastère clunisien de la Forêt Noire, et aussi dans l'importante abbaye voisine d'Alpirsbach.

Les chevets échelonnés de plusieurs absides (trois à Saint-Généroux, cinq à Cluny et à Anzy, sept à la Charité-sur-Loire) sont assez nombreux. Des ouvertures bi- ou trijumelées (Saint-Généroux) font communiquer les absides entre elles de cette véritable phalange plastique, organisée en profondeur à l'extrémité orientale de nos abbatales du premier art roman (fig. 25).

Pour faciliter la circulation, aussi pour assurer une distribution plus logique des reliques, on inventa le déambulatoire absidial, ou plutôt on transposa ce qui existait déjà dans les cryptes carolingiennes, à savoir l'anneau-ambulacre, au niveau

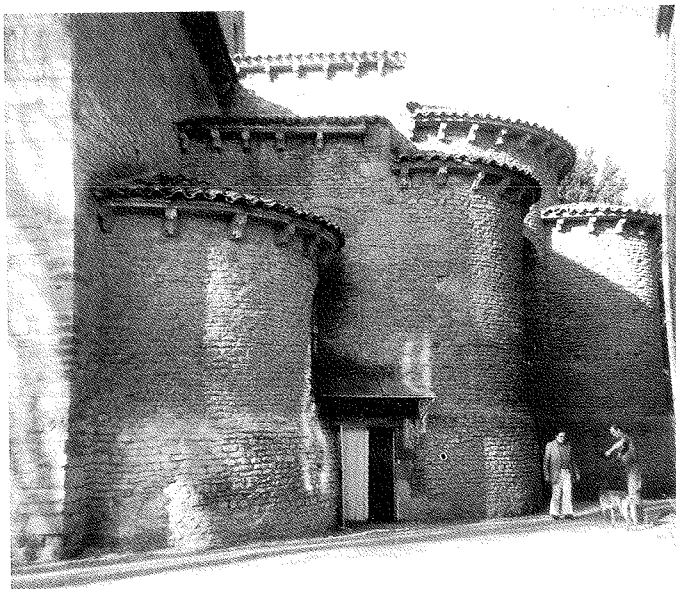


Fig. 25. Anzy-le-Duc (bourgogne), chevet échelonné aux cinq absides (1055).

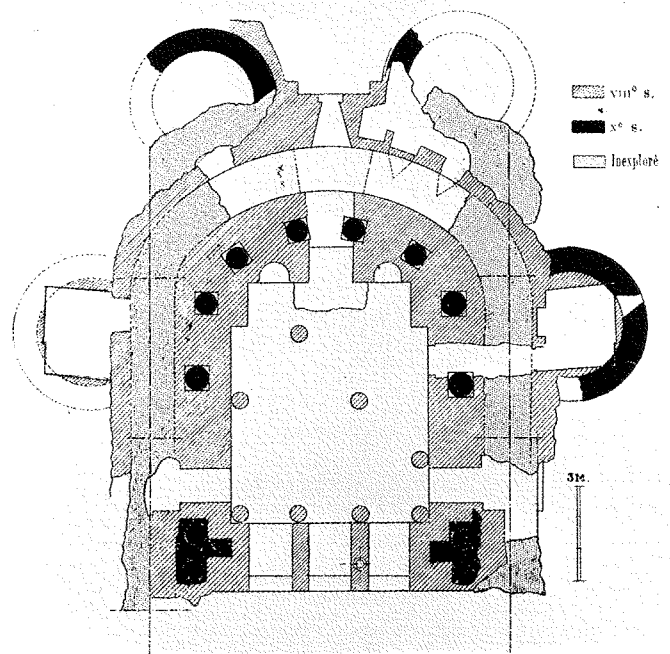


Fig. 26. Clermont-Ferrand, Cathédrale, crypte au déambulatoire, avec chapelles rayonnantes, jusqu'à ce jour le plus ancien exemple connu (946).

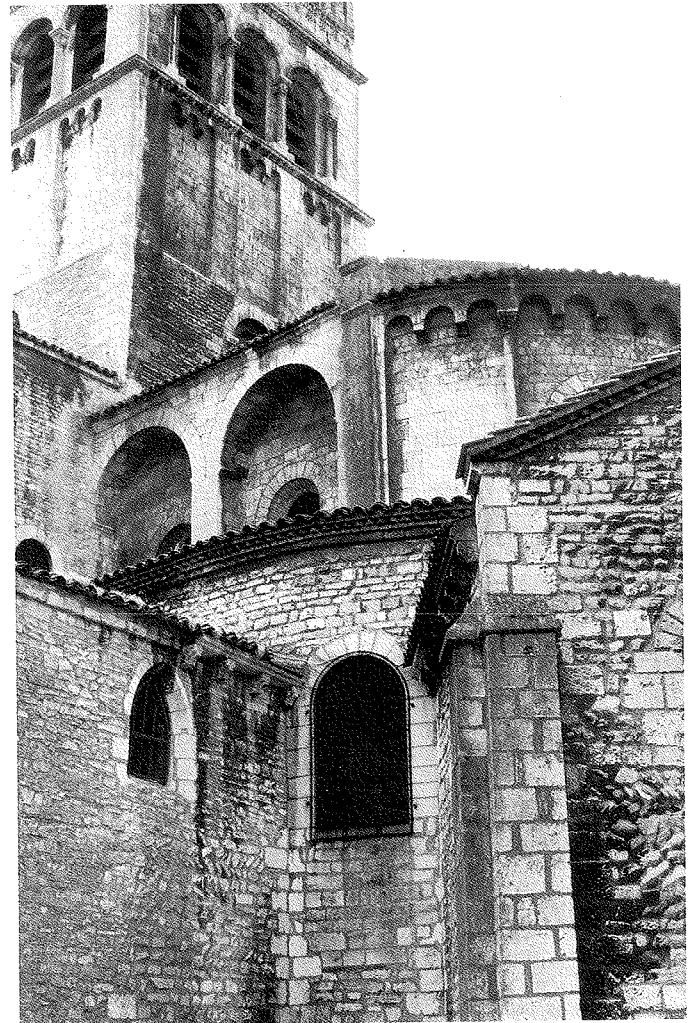


Fig. 27. Tournus, Saint-Philibert, chevet avec déambulatoire et chapelles rayonnantes (1020/1030).

supérieur, principal, de l'église, en l'ouvrant cette fois sur le chœur liturgique. Ainsi naquirent autour d'un couloir coudé ou semi-circulaire les absides rayonnantes, visibles depuis la plate-forme du chœur majeur, accessibles par les larges couloirs du rond-point.

Quel édifice en a fait les débuts et quand? La cathédrale de Clermont passe pour avoir eu un pareil système de circulation dès sa reconstruction en 946 (fig. 26). Les récentes fouilles de Théroouanne dans le Nord de la France, ont permis la découverte d'un chœur à déambulatoire que M. Honoré Bernard situe, selon le résultat de ses stratigraphies, au milieu ou au plus tard au troisième quart du IX^e siècle. Personnellement,

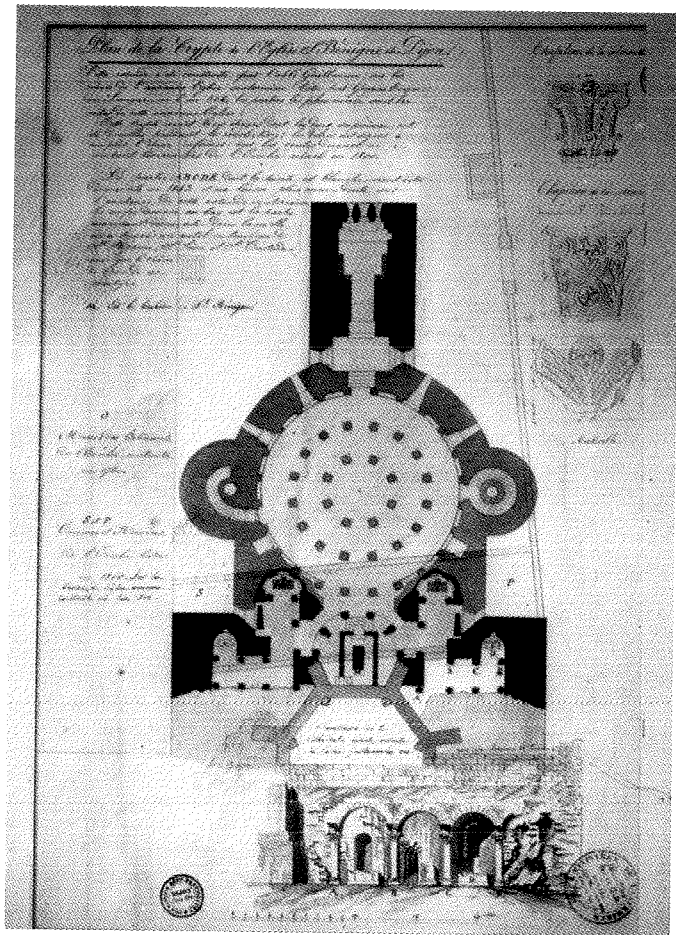


Fig. 29. Dijon, Saint-Bénigne, plan de la rotonde Sainte-Marie à son niveau inférieur, consacré à saint Jean Baptiste et abritant la tombe du saint patron.

ment, je penche pour une datation plus récente, au X^e siècle, après la tourmente normande. Une certaine ressemblance du plan de la crypte de Théroouanne avec celui de Saint-Germain d'Auxerre ne doit pas faire oublier la disposition en éventail des trois chapelles rayonnantes, tout à fait inhabituelle au IX^e siècle.

En revanche, le chœur de l'abbatiale de Charlieu en Bourgogne avec son déambulatoire débouchant sur une chapelle d'axe - situé par Madame Wethey-Sunderland vers 940 - annonce la même disposition, en 997, à Saint-Martin de Tours. Le déambulatoire érigé par l'évêque Fulbert vers 1020 au chevet de la cathédrale de Chartres, réalise déjà la forme accomplie que nous retrouverons (avec une confession centrale de trois nefs étroites) dans la crypte d'Evron (985-990), découverte il y

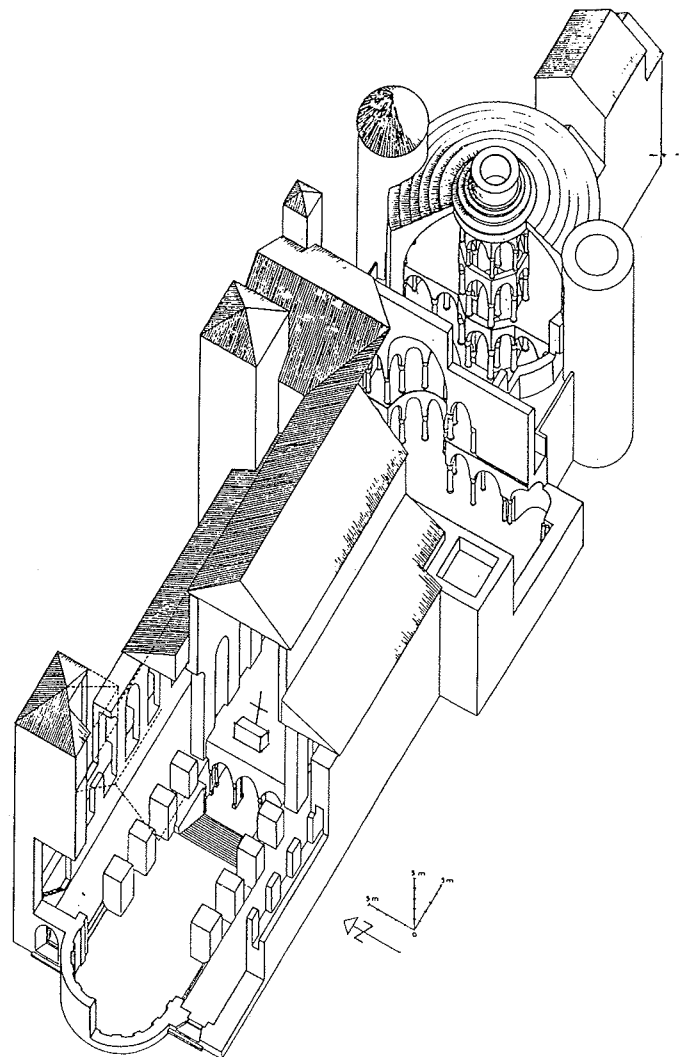


Fig. 30. Dijon, Saint-Bénigne, vue isométrique W-E, par Carolyn Malone (1978). Au premier plan, l'abside occidentale restituée.

a peu d'années. Saint-Philibert au Tournus n'est pas en reste avec son beau déambulatoire bâti peu après 1020 (fig. 27).

UN ÉDIFICE CHARNIERE: SAINT-BÉNIGNE DE DIJON

Le monument le plus parlant puisqu'il rélève toute la problématique de la formulation des chevets d'église autour de l'an Mil, est indiscutablement Saint-Bénigne de Dijon. En plus, de nombreux textes, dont plusieurs datent du milieu du XI^e siècle, viennent attester la pratique liturgique dans cet édifice-phare, construit par Guillaume de Volpiano entre 1002 et 1018 (fig. 28-31).

Abbé de Saint-Bénigne de Dijon en 993, Guillaume héritait d'une église carolingienne, construite vers 870 par Isaac,

Fig. 28. Dijon, Saint-Bénigne, vue sur le chevet à rotonde de Guillaume de Volpiano (1739); coupe longitudinale de l'abbatiale romane restituée. →

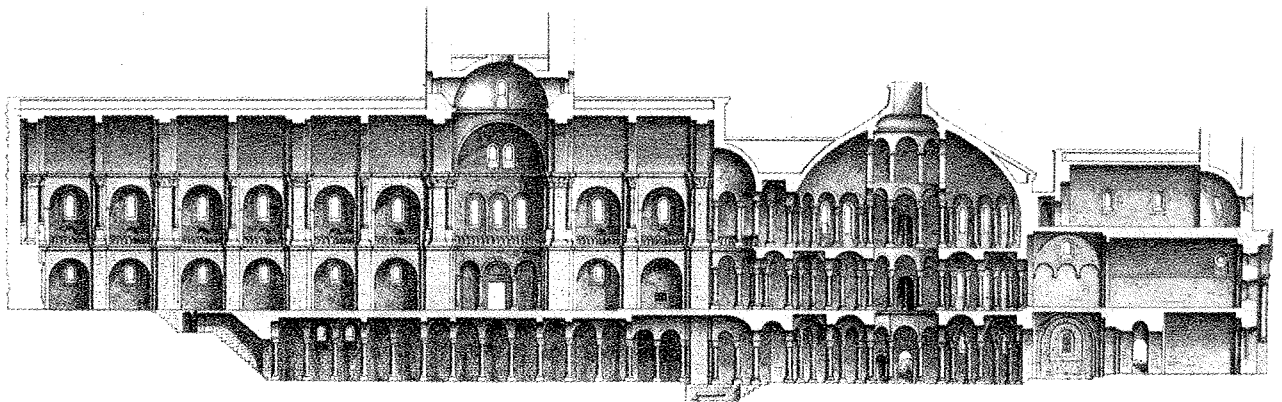




Fig. 31. Dijon, Saint-Bénigne, chapiteau du début du XI^e siècle, ornant l'accès à la rotonde, au niveau de la crypte.

évêque de Langres. De cet édifice, l'abbé réformateur ne garda qu'un *augmentum* haut et étroit, constitué de trois niveaux. Cet appendice fut réuni à une rotonde "interposée" entre ce reliquat carolingien et la nouvelle basilique. Tout le poids liturgique a été reporté sur cette *Beata Maria Rotunda*. Son élévation triple, correspondant aux trois niveaux carolingiens de l'*augmentum*, comporte un programme liturgique d'une cohérence spirituelle admirable: le rez-de-chaussée de la rotonde, aujourd'hui en sous-sol, est considéré comme une crypte. Il prolonge d'ailleurs une église inférieure à trois nefs dont le plan dessine un grand T, symbole de la Croix. A l'Ouest de la rotonde se trouve la tombe de saint Bénigne. Dans les *membra* avoisinants, c'est-à-dire les absidioles échelonnées de manière à enrober de leur profondeur la rotonde mariale, les autels sont voués à des saints, de préférence ceux des proches régions: Lyon, Langres, la Bourgogne en général, et par extension l'Italie; en fait, un rassemblement *ad sanctos* de caractère "lotharingien", si on consent à se référer à la situation politique contemporaine de la construction. Ce premier niveau, "cryptique", de la rotonde était placé sous le vocable de saint Jean-Baptiste.

A l'étage, au niveau le plus noble qui correspondait à celui de la basilique et de son chœur majeur, c'était le règne de la Vierge, dont l'autel, installé à l'extrémité orientale du couloir de l'*augmentum*, était accompagné par les autels des apôtres, logés dans le pourtour de la rotonde.

Tout en haut, régnait l'Esprit: l'autel de la Trinité et celui de saint Paul en étaient les sublimes garants. Par un petit escalier à double révolution, on accédait au dernier étage de l'*aug-*

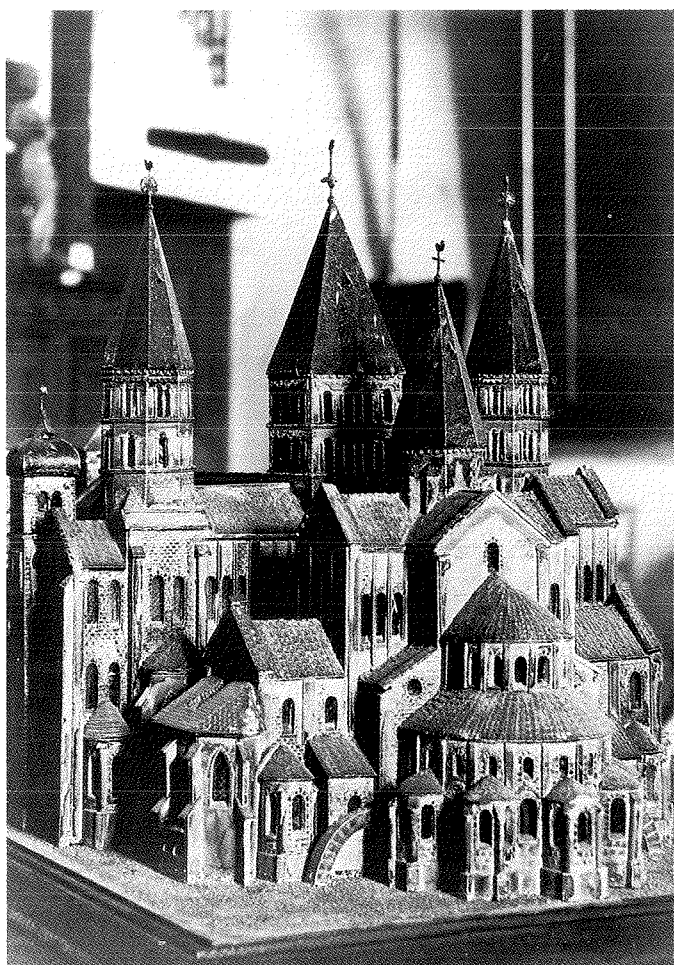


Fig. 32. Cluny III, modèle de bois (XVIII) de l'abbatiale détruite entre 1802 et 1816 (Musée Ochier à Cluny).

mentum, une chapelle dépourvue de tout décor, consacrée à l'archange saint Michel. Lui qu'on trouve habituellement logé à l'Ouest des églises préromanes ou romanes - ou, à la rigueur, en haut des bras de transept (cathédrale du Puy, Saint-Chef en Dauphiné) veille pour une fois à sa pointe orientale sur l'abbatiale de Saint-Bénigne de Dijon.

La rotonde mariale prête son cadre à une ample liturgie, processionnelle, relatée par le menu détail dans le ms. 348 de la Bibliothèque de Dijon. Le temps imparti à cet exposé m'interdit d'insister sur les nombreux aspects de ces évolutions, mais on peut dire que Guillaume, tout en innovant, reste fondamentalement fidèle à la tradition processionnelle carolingienne. La *turris sanctae Mariae* de Dijon ne fait que monopoliser la liturgie, répartie naguère encore sur les deux pôles - oriental comme occidental - de l'église abbatiale. La jonction souple, aérée, de l'église majeure et de la rotonde mariale préfigure les grands chœurs à déambulatoire qui seront la fierté du XI^e siècle en France, avec en tête l'extraordinaire chœur de Cluny III dont la construction débuta en 1088 (fig. 32).

BETHLÉEM ET SAINT-MICHEL DE CUXA

La forme de l'église de Guillaume de Volpiano et son contenu liturgique font inmanquablement penser à l'abbatiale d'un autre grand abbé de ce XI^e siècle naissant. Nous voulons évoquer ici brièvement Saint-Michel de Cuxa, surtout dans sa phase d'achèvement qui est due à Oliba (fig. 33). le chevet de l'abbé Garin (974) reçut par Oliba (1008-1046) sa présentation

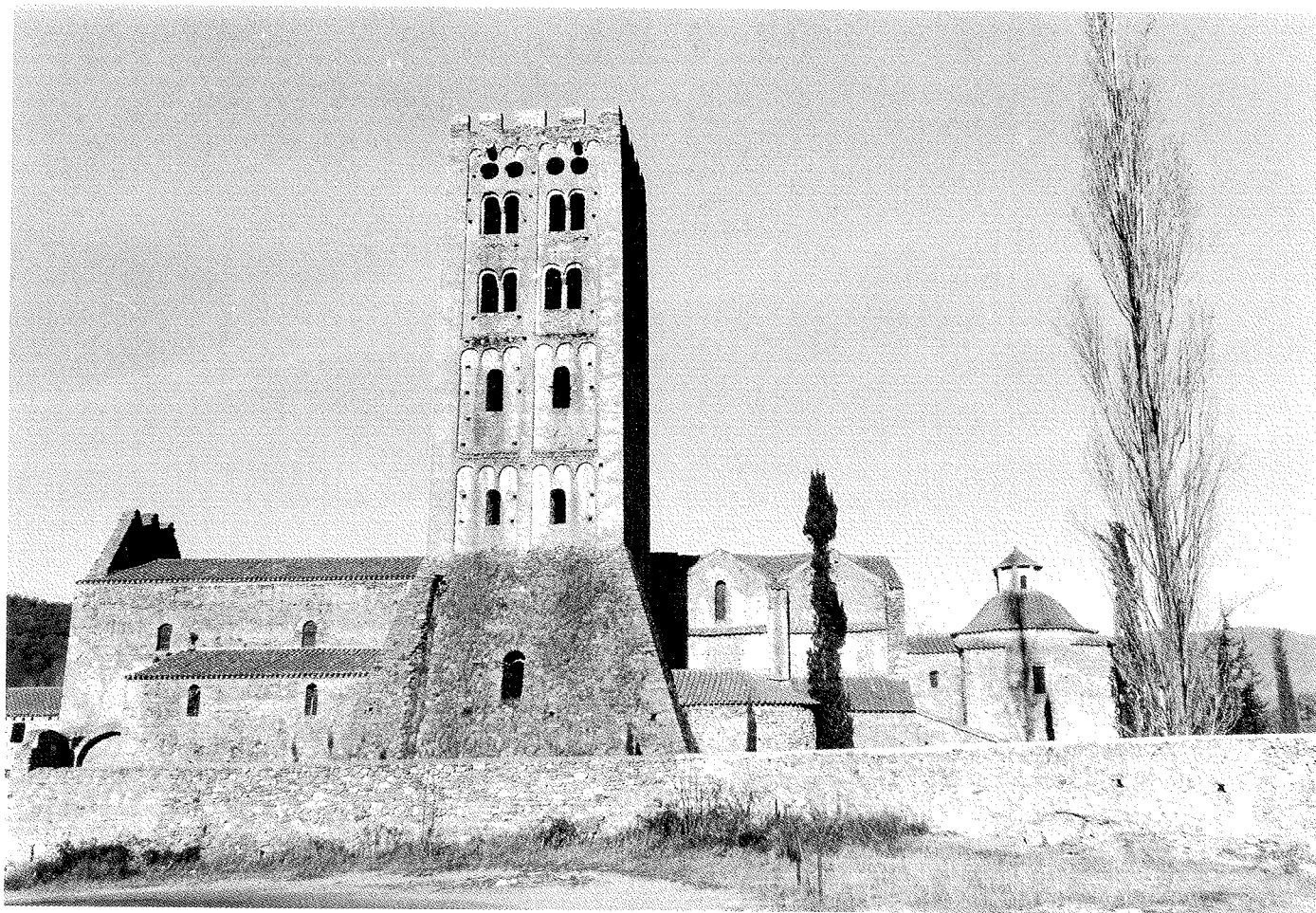


Fig. 33. Saint-Michel de Cuxa, vue du flanc Sud de l'abbatiale (955-974 et 1030).

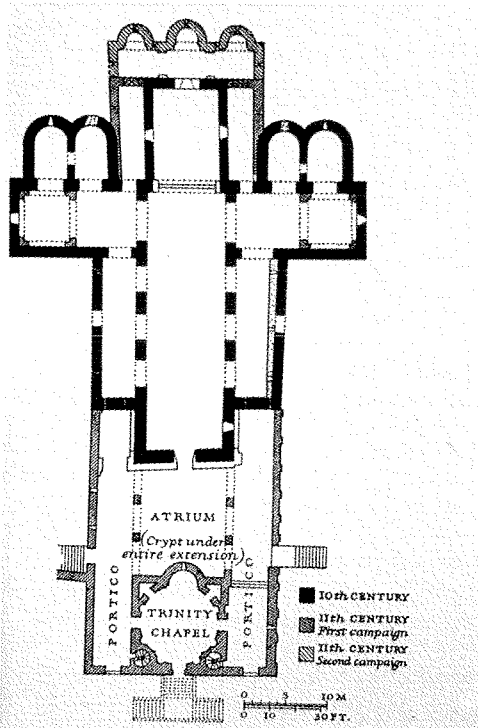


Fig. 34. Saint-Michel de Cuxa, plan de l'abbatiale avec la chapelle de la Trinité, élevée par Oliba (1035).

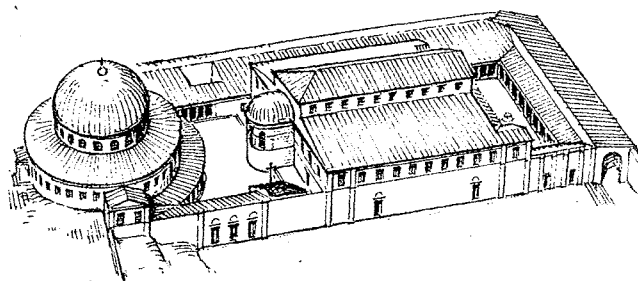


Fig. 35. Jérusalem, le Saint-Sépulchre constantinien, selon K. J. Conant (1942).

septiforme et c'est le même évêque-abbé qui ajouta à l'Ouest la rotonde dont la crypte, contiguë à un sanctuaire dédié aux archanges, est consacrée à la Vierge: "Sainte-Marie-de-la-Pes-sebre, la Crèche" (fig. 34). L'étage de la rotonde, bâti de plain-pied avec la petite *platea* s'ouvrant devant la façade de l'abbatiale, a pour vocable celui de la Trinité, donnée de plus qui l'apparente à la rotonde dijonnaise.

M. Wilhelm Schlink, monographe éminent de Sainte-Bénigne de Dijon, a invoqué la parenté de la rotonde avec le Panthéon de Rome qui, en 609, fut solennellement converti en église mariale. Les raisons de notre collègue sont certainement bonnes, puisque la rotonde de Dijon fut consacrée le 13 Mai de l'année 1018, le jour même de la dédicace de Sainte-Marie-des-Graces à Rome. Je pense cependant qu'il faut ajouter



Fig. 36. Fulda, église Saint-Michel, intérieur de la rotonde (822), vers l'Est, les tribunes datant de la fin du XI^e siècle.

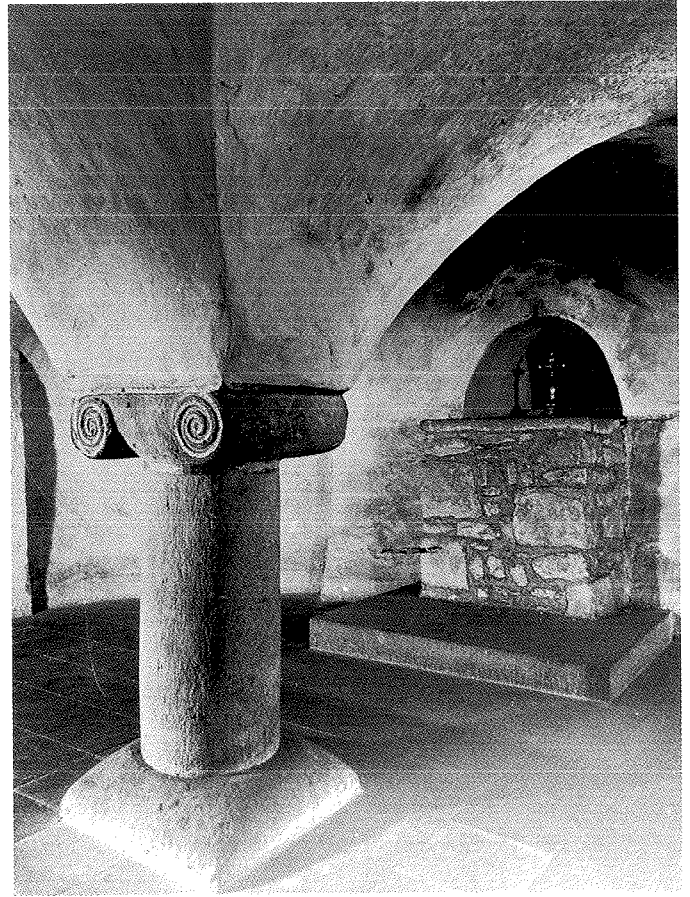


Fig. 37. Fulda, église Saint-Michel, crypte au pilier unique (comme celle "de la Crèche" à Saint-Michel de Cuxa).

une dimension supplémentaire à l'explication de cet édifice. La rotonde de Dijon polarise la liturgie à la manière des grands sanctuaires centrés de Terre sainte. L'Anastasis de Jérusalem (fig. 35) - l'église de la Résurrection qui enchâsse le Tombeau du Christ - est elle aussi présente dans la rotonde de Guillaume, comme l'église de la Nativité de Bethléem dans la rotonde d'Oliba à Saint-Michel de Cuxa. Dois-je rappeler ici sa ressemblance - peut-être moins fortuite qu'on ne pourrait le croire au premier instant - avec la rotonde carolingienne de Saint-Michel de Fulda (822)? L'inscription dédicatoire de Raban Maur la dit bâtie à l'instar du Saint-Sépulcre, afin qu'elle puisse servir, le jour du Jugement, de caution à la Résurrection des moines qui reposaient tout autour dans le cimetière, avoisinant au Nord l'abbatiale carolingienne (fig. 36, 37).

* * *

Que vous dire en guise de conclusion? Héritier d'une grande époque, celle des Carolingiens, mais après les pires misères de plusieurs décennies d'agressions et de pillages, le X^e et le début

du XI^e siècle s'efforcent de remonter la pente. Les réformes spirituelles et disciplinaires ont partout précédé la construction des nouveaux édifices. On répare d'abord (Saint-Pierre de Jumièges), puis on construit de neuf. On abandonne ou l'on réduit ce qui désormais paraît superflu ou s'avère dépassé: nous voulons parler des Westwerke d'inspiration royale. On épanouina, en revanche, monumentalement le chevet des églises en y concentrant l'ensemble de l'activité liturgique. L'*ordo* de Guillaume de Dijon est à cet égard significatif: il a pour titre *De ecclesia sanctae Mariae et membra suis*; les *membran*'étant autres que les absides échelonnées de l'abside principale.

Cette belle ordonnance atteinte dès l'an Mil n'eut guère été possible sans la socle carolingienne et les pas incertains, tâtonnants mais inventifs, du X^e siècle. Si un pays et une nation y sont nés, le mérite en revient en grande partie aux intelligences éclairées, aux caractères dynamiques, créateurs de ceux qui - Bernon de Cluny en tête - ont su des cendres faire renaître l'Eglise et l'engager dans un mouvement de rénovation qui, finalement, a été aussi fécond que celui tenté deux siècles plus tôt, par Pépin d'abord, Charlemagne son fils ensuite.

Bibliographie choisie (Les trois chapitres suivent l'ordre orthographique)
Histoire, histoire de l'église, liturgie.

CAILLET J. P., *L'évergétisme monumental chrétien en Italie et à ses marges*, Rome (Ecole Française de Rome - 175), 1993.

DUCHESNE L., *Origines de culte chrétien*, 5^{ème} éd., Paris, 1925.

HALPHEN L., *Charlemagne et l'Empire carolingien*, Paris 1947., 2^{ème} éd., 1968 (réédition revue et augmentée par Pierre RICHÉ, 1995.)

- HEITZ C., "Architecture et liturgie processionnelle à l'époque préromane", dans *Revue de l'Art*, no 24 (1974), p. 30-47.
 RICHIÉ P., *Les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe*, Paris, 1983.
 VOGEL C., *Introduction aux sources du culte chrétien au Moyen Âge*, Spolète; 1966.
 WERNER K. F., *Histoire de France. Les Origines (avant l'an Mil)*, Paris, 1984.

Histoire de l'art. Ouvrages généraux.

- BRAUNFELS W., dir. *Karl der Grosse*, 4 vol. + registre, Düsseldorf 1965.
 CONANT K. J., *Carolingian and Romanesque Architecture 800-1200*, Hardmonsworth, Baltimore, 1969 (Pelican History of Art, réédité par Yale University Press en 1993., avec une bibliographie enrichie.)
 DESCHAMPS P., et THIBOUT M., *La peinture murale en France. Le haut Moyen Âge et l'époque romane*, Paris, 1951.
 DURLIAT M., *L'art roman*, Paris (éd. Mazenod), 1982.
 DURLIAT M., *Des barbares à l'an mil*, Paris (éd. Mazenod), 1985.
 HEITZ C., *L'architecture religieuse carolingienne. Les formes et leurs fonctions*, Paris (éd. Picard), 1980.
 HEITZ C., *Gallia praeromanica*, Vienne (éd. Schroll), 1982.
 HEITZ C., *La France préromane. Archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Âge, du IV siècle à l'an Mille*. Paris (éd. Errance), 1987.
 HUBERT J., *L'art préroman*, Paris (éd. Picard), 1938.
 HUBERT J., *Arts et vie sociale de la fin du monde antique au Moyen Âge*, Genève, 1977 (recueil d'articles)
 HUBERT J., PORCHER J., et VOLBACH W. F., *L'Empire carolingien*, Paris, 1968.
 GRODECKI L., MUETHERICH FL., TARALON J. et WORMALD F., *Le siècle de L'An Mil*, Paris, 1973. (L'Univers des Formes)
 OSWALD F., SCAEFER L. et SENNHAUSER H. R., *Vorromanische Kirchenbauten. Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1966-1971., 3 vol. - 4ème vol. complémentaire (Nachtragsband), par JACOBSEN W., SCHAEFER ET SENNHAUSER, Munich, 1991.

Architecture, archéologie, problèmes de topographie.

- GAUTHIER N. et PICARD J. Ch. dir., *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIè siècle*, Paris, 1986.
 HEITZ C., *Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*, Paris (éd. S.E.V.P.N.), 1963.
 HORN W. et BORN E., *The Plan of St. Gall*, Berkeley, Los Angeles, Londres, 1979., 3 vol.
 JACOBSEN W., *Der Klosterplan von St. Gallen*, Berlin, 1992.

ARHITEKTURA I LITURGIJA U FRANCUSKOJ OD KAROLINGA DO TISUĆITE GODINE

SAŽETAK

U 8. stoljeću, više nego u bilo kojem drugom vremenu, arhitektura i liturgija su usko vezane. Temeljni je razlog tome simbioza koju, iz razloga očito političke prirode, mlada karolinška dinastija stvara s papinstvom. S druge strane, do izvjesnog ujednačavanja dolazi već u vremenu vjerskog zanosa, koji obilježava prva stoljeća kristijanizacije u Galiji, u prvom redu merovinško razdoblje.

Grad Metz, u svezi s tim, nudi izvanredan primjer. Ondje između 5. i 7. stoljeća nastaje episkopalni kompleks koji je nužno trebalo preurediti. Biskup Chrodegang (742-766) pristupio je tom zadatku uvodeći *mos romanus*, stacionarnu liturgiju po uzoru na onu rimsku, o čemu svjedoči jedna isprava iz 8. stoljeća. *Regula Canoniorum* koju je Chrodegang propisao za kanoničku zajednicu oslanja se na Pravilo Sv. Benedikta. Pojedine odredbe su promijenjene, odnosno "osvježene". Najznačajnije crkve u Metzu dobivaju liturgijski namještaj (pregrade svetišta, baldahini) nalik onima u talijanskim crkvama.

Gotovo istodobno, u pokrajini Ile-de-France gradi se opatijska crkva Saint-Denis. Njezini naručitelji preuzimaju iz Rima prstenastu gregorijansku kriptu, a možda čak već i ideju o zapadnoj kontra-apsidi.

I dok dva iznijeta primjera govore o razmjerno striktnom oponašanju rimskih uzora, opatija Centula/St. Riquier, koju je između 790. i 799. podignuo Angilbert, zet Karla Velikog, primjer je novatorskog arhitektonskog ansambla u kojem ideja tornjeva doživljava stvaran trijumf. Ne treba, međutim,

zaboraviti pojedine rimske komponente, odnosno način na koji je ta procesionalna liturgija, sva u pokretu, ipak vezana - unutar jedne te iste građevine - uz stacionarnu rimsku liturgiju, ali i onu blagdansku svetih mjesta u Jeruzalemu.

Oponašanje rimskih uzora otići će još dalje. Sredinom 8. stoljeća *Ordines Romani* uvedeni su u Franačkoj. Svećenstvo ih želi primjenjivati doslovno. Nalog *Ordo primus: Pontifex in orientem stat* - razlog okretanja prema zapadu dobrog dijela rimskih crkava, pogotovo onih najznačajnijih - navodi franačko svećenstvo na stvaranje zapadnih apsida iz kojih je bilo moguće misiti *versus ad orientem*.

Postupno širenje ove inovacije može se jasno razabrati od juga prema sjeveru. Ono se, kako izgleda, odvijalo u dvije jasno odijeljene faze: prva, između 780. i 805. (Agaune, Köln VI, Fulda), i druga, nešto kasnija, 825.-840. godine. Glavni primjeri potonje su idealni plan opatije Sankt Gallen, te katedrale u Paderbornu, Besançonu i Verdunu.

Zanimljivo je pratiti i preživljavanje tog fenomena u 10. i 11. stoljeću, iznad svega amalgama koji se ponekad stvaraju između zapadne apsida *more romano* i zapadnog zdanja, *westwerka*, čije je podrijetlo upravo franačko. Glede toga, rječiti su primjeri Reichenau-Mittelzell i, još više, zborna crkva u Essenu; ne treba zaboraviti posve recentno otkriće "združene" formule u Freckenhorstu u Vestfaliji (sr. 10. st.).

Treba zaključiti da su liturgijske reforme 8. stoljeća za dugo vremena obilježile crkvenu arhitekturu.